

Un magicien

Colin Low

Numéro 82, octobre 1975

Norman McLaren

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Low, C. (1975). Un magicien. *Séquences*, (82), 126–127.

TÉMOIGNAGES

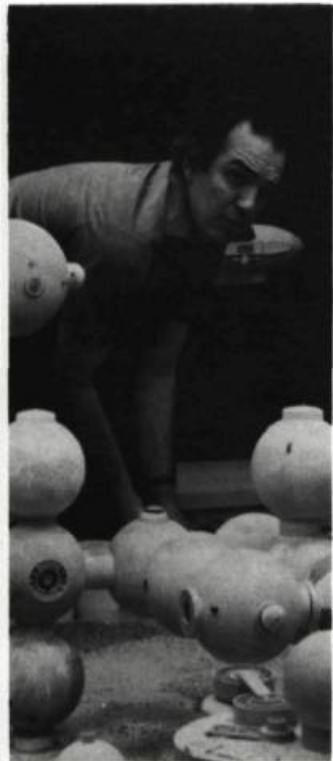
Nous avons demandé à des personnes qui ont eu l'occasion de collaborer avec Norman McLaren de nous fournir très librement leur témoignage.

L. B.

un magicien

Lorsque j'entrai à l'Office national du film, je ne me rendis pas compte, tout d'abord, de l'avantage unique que j'avais, en tant que jeune cinéaste, d'apprendre le métier aux côtés d'un maître. Il faut dire que McLaren n'était pas encore une célébrité mondiale. Mais déjà, c'était une personnalité à part. Plutôt timide, dans la trentaine, il était un animateur de grand talent quand John Grierson l'invita à former l'équipe d'animation de l'Office national du film.

McLaren était un magicien qui pouvait créer n'importe quoi à partir d'à peu près rien. Il pouvait faire un film publicitaire plein d'entrain (pour la vente des Bons de la Victoire) en dessinant directement sur pellicule ou créer une charmante interprétation impressionniste d'un chant folklorique avec des pastels dessinés sur un morceau de carton. Tout matériel qu'il choisissait prenait vie. Une discipline austère régissait son travail selon une approche philosophique voulant qu'il faut faire le plus avec le moins. Et cette méthode parcimonieuse conduisait à des résultats étonnants. McLaren détestait la conception "industrielle" du film d'animation considéré comme le résultat d'une sorte de travail à la chaîne. Comme Grierson, McLaren était Ecossais et économe dans son travail alors que dans la vie courante il se montrait généreux de son temps et de ses idées. Il y avait, dans sa façon d'oeuvrer, une force et une discipline engendrées sans doute par le contexte du travail d'animation. McLaren semblait incarner une sorte de paradoxe. En fait, il était un paradoxe vivant. Je crois qu'il se sentait déchiré entre ce qu'il considérait son devoir de fonctionnaire (en tant qu'éducateur par le médium du film) et sa propension naturelle à explorer ses propres sources subconscientes (en tant qu'artiste). Il nous poussait à développer



notre double mandat d'éducateur et d'artiste, comme s'il n'y avait pas entre ces deux fonctions une incompatibilité fondamentale qui se manifestait dans les tiraillements de son propre travail. Grierson devait déclarer par après: "Je ne pouvais me permettre qu'un seul artiste." Et ce fut Norman McLaren.

Colin Low

un maître du jeu de l'étonnement

Il y a déjà vingt-trois ans que je ne suis plus compagnon de celui qui, aujourd'hui, reçoit les hommages de ceux pour qui il a été source d'étonnement et de respect.

Comment essayer d'analyser à distance ce phénomène insolite qu'est Norman McLaren? J'ai souvent essayé, dans ma tête, de cerner cette personnalité qui a marqué toute ma vie. Il m'a ouvert la porte du merveilleux, à compter du premier jour où je me suis installé face à une table à dessin voisine de la sienne. Je crois qu'il est difficile de le saisir si on ne procède pas de la même façon qu'il le fait, lui, avec des images multicolores... Avec l'appui du merveilleux. J'avais, en trébuchant, essayé de le suivre durant deux ans. Il n'est pas un personnage qu'on comprend aisément. Il faut le découvrir au fil des jours, petit à petit, en observant sa discrétion. Un jour je me préparais à partir pour New York, pour quelques jours de tournage, et il m'a dit: "Tu devrais aller au Museum of Modern Art, pour y voir une peinture de Pavel Tchelichew, "Hide and Seek". Je pense que tu trouveras ça à ton goût." Et ce fut tout. Après mes corvées de tournage, je visitai le musée. La peinture de Tchelichew me figea sur place. Il était là devant moi, le portrait de celui qui était officiellement mon patron, mais officieusement l'ami discret de tous ceux qui officiellement étaient ses employés. Cette peinture, elle est grande comme lui. Elle est une explosion de couleurs vives, chaudes, audacieuses. Les couleurs les plus saturées voisinent des taches sombres qui font des trous. C'est un arbre immense qui brûle à l'automne. On reste ébahi devant ce dessin d'une grande perfection, devant l'audace d'un coloris si agressif en surface et si discret et modeste dans ses détails. Et on se dit: "C'est un bien bel arbre", mais lentement, avec une douce prise de conscience on s'aperçoit que nos yeux nous ont trompés et le génie du peintre se révèle par miettes en petites explosions du plaisir de la découverte.

Les rouges feu, les dorés brillants, les verts au goût acidulé ne sont plus ce qu'ils semblaient, ils ne sont plus des feuilles que le vent viendra balayer, ils ne sont plus la fin d'une saison, ils sont des bébés enroulés de langes rouge feu, des nouveau-nés dans des berceaux dorés, des fillettes habillées de jupon vert acidulé. Vous ressentez une soif de tout trouver dans ce jeu de cache-cache superbement intelligent. Vous souriez au plaisir de participer à cette démonstration de douce astuce. Après les bébés, ce sont les branches transformées en main gigantesque dont on peut détailler les noeuds des jointures, ce sont les racines qui se confondent en un pied solide qui s'agrippe au sol. Et j'ai passé toute la journée,

